

L'Orestie dévastée des Ricci/Forte



«Darling» et sa mise en scène frénétique (Photo Piero Tauro)

CRITIQUE

Dans «Darling», du duo italien, il est question de chaos, de clones, d'Eschyle et de survie.

Que reste-t-il au-delà de la destruction ? En s'ouvrant sur les cris et les piétinements d'animaux paniqués où dominent les hennissements de chevaux éperdus auxquels feront écho, bien plus tard, les grondements d'une escadrille d'hélicoptères, *Darling (hypothèses pour une Orestie)*, nouvelle création du duo de dramaturges Ricci/Forte, se place clairement sous le signe de la catastrophe.

L'allusion du titre aux guerres fratricides racontées par la trilogie d'Eschyle inscrit le spectacle dans une relation complexe à la Grèce antique. Tout d'abord, les Ricci/Forte ne prétendent pas donner leur version, aussi personnelle soit-elle, du drame antique, contrairement à un Pasolini, par exemple, auquel ils se réfèrent par ailleurs. S'il fallait trouver un fil conducteur à leur spectacle, c'est du côté des ruines et de la perte de repères, caractéristique de notre époque, qu'il faudrait le chercher.

Cobayes. Certes, les figures d'Oreste, de Pylade, d'Electre ou de Cassandre survivent dans le chaos tourbillonnant de cette mise en scène frénétique, mais ce ne sont plus que des ombres, des masques - ou, au mieux, des jeux de rôles. Dans ce monde dévasté règne une esthétique de la collision où, plutôt que d'énumérer un long catalogue, les auteurs balancent en vrac aussi bien ce qui alimente les angoisses d'un présent instable que des utopies de tous ordres.

Il est en particulier question d'une ville à construire où chacun projette ses désirs. Cette «cité idéale», qui serait la synthèse d'une multiplicité d'aspirations contradictoires avec ses gratte-ciel transparents, ses jardins suspendus, son lac ou son labyrinthe, n'existe évidemment que dans l'imagination de l'architecte. En comparaison, l'espace nu du plateau où se dresse un baraquement en taule évoque une réalité nettement plus prosaïque.

Sur ce fond dépouillé hanté par des rumeurs d'apocalypse, les acteurs Anna Gualdo, Giuseppe Sartori, Piersten Leirom et Gabriel Da Costa assument le rôle souvent très physique - on est ici plus dans le registre de la performance que du théâtre classique - de cobayes humains livrés à toutes sortes de vicissitudes. Comme si la réalité se confondait avec une de ces émissions télévisées dans lesquelles les participants mis à l'épreuve doivent se débrouiller comme ils peuvent pour survivre.

La confusion entre réalité et spectacle est un thème récurrent du théâtre des Ricci/Forte, comme on a pu notamment s'en rendre compte dans *Imitation of Death* ou *Wunderkammer Soap*, précédentes créations présentées en 2013 et 2014 sur des scènes françaises.

Casque. Duo indissociable, Stefano Ricci et Gianni Forte se comparent volontiers à Starsky et Hutch. Formés auprès de Luca Ronconi à Rome, ils ont délaissé le théâtre de répertoire pour des spectacles très plastiques dans lesquels le corps de l'acteur occupe une place déterminante. Ainsi, c'est pratiquement nus, à l'exception d'un casque pour protéger leur tête, qu'ils traversent une partie de cette version diffractée de l'*Orestie* avant d'enfiler des combinaisons orange comme pour se prémunir des ravages d'une pollution destructrice.

A ce dernier indice de survie se superpose un élevage de clones laissant augurer l'autodestruction d'une humanité bientôt escamotée au profit d'une population fabriquée en série sur un mode industriel. L'apocalypse selon les Ricci / Forte.

Hugues LE TANNEUR

«Darling (hypothèses pour une Orestie)», de et par Ricci / Forte, en italien surtitré. Nouveau Théâtre de Montreuil (93). Les 24 et 25 mars. Dans le cadre de MC93 hors les murs, et du festival le Standard Idéal de mars à juillet.